

JEAN BOUTIER

**La "fattoria", le palais, la boutique.  
Les consommations textiles d'une famille  
aristocratique florentine,  
fin XVIIe-début XVIIIe siècle**

A stampa in

Jacques Bottin et Nicole Pellegrin (éd.), *Echanges et cultures textiles dans l'Europe préindustrielle*, Revue du Nord, Hors Série, collection Histoire, n°12, 1996, p. 31-47.

---

Distribuito in formato digitale da  
«Storia di Firenze. Il portale per la storia della città»  
<<http://www.storiadifirenze.org>>

Jean Boutier

**La "fattoria", le palais, la boutique.**

**Les consommations textiles d'une famille aristocratique florentine,  
fin XVIIe-début XVIIIe siècle**

Dans la récente historiographie des consommations textiles, les travaux les plus novateurs ont été pour l'essentiel consacrés à l'histoire sociale du vêtement, approchée à travers la constitution, le renouvellement, l'entretien et la gestion du capital vestimentaire selon les diverses catégories sociale<sup>1</sup>. Dans cette perspective, le vêtement nobiliaire, instrument décisif d'un conflit de représentations autour d'un principe de distinction, s'inscrit avant tout dans une économie du luxe. Selon les témoignages contemporains, Florence, longtemps célèbre pour sa modération et sa retenue, n'échappe pas, à partir du début du XVIIe siècle, à l'augmentation du luxe. En 1618, une commission nommée par le grand-duc constate que "les dépenses, le luxe et les pompes du vêtement" ont considérablement augmenté, aussi bien chez les hommes que chez les femmes, qu'il s'agisse des bijoux, des vêtements, des carrosses ou de bien d'autres choses encore<sup>2</sup>. Analysant, dans l'année 1660, le changement des coutumes au cours du XVIIe siècle, le florentin Tommaso Rinuccini porte à son tour grande attention à l'évolution du vêtement : les "vanités du vêtement" -si nombreuses qu'il est impossible de les décrire, ne serait-ce qu'en partie- se manifestent selon deux aspects essentiels : le changement incessant des modes ; la fascination vertigineuse des apparences, la frénésie d'identification distinctive qui conduit des habits à l'espagnole aux costumes à la française, des broderies aux franges de soie au milieu du siècle pour arriver aux flots de rubans qui "font ressembler un habit à un pré en fleur"<sup>3</sup>. Cette approche de la consommation vestimentaire a été récemment renforcée, dans le domaine italien, par

---

<sup>1</sup> Philippe Perrot, *Les dessus et les dessous de la bourgeoisie. Une histoire du vêtement au XIXe siècle*, Paris, Fayard, 1981 ; Nicole Pellegrin, Daniel Roche, *La culture de apparences. Une histoire du vêtement, XVIIe-XVIIIe siècle*, Paris, Fayard, 1989.

<sup>2</sup> Florence, Bibliothèque nationale centrale, ms, XVI, 366, f°327-328, cité par Paolo Malanima, *I Riccardi di Firenze. Una famiglia e un patrimonio nella Toscana dei Medici*, Florence, 1977, p. 125-126.

<sup>3</sup> Tommaso Rinuccini, "Considerazioni sopra l'usanze mutate nel passato secolo del 1600 cominciate a notare da me Cav. Tommaso Rinuccini l'anno 1665, e con pensiero d'andar seguitando fino a che Dio benedetto mi dara vita, travandomi nell'età d'anni 69", in *Ricordi storici di Filippo di Cino Rinuccini...*, éd. par Giuseppe Aiazzi, Florence, 1840, p. 279. Sur la situation florentine au début du XVIIe siècle, G. Lazzi, "Abbigliamento e costume nella Firenze dei primi Granduchi : fonti e documenti", in *La famiglia e la vita quotidiana in Europa dal '400 al '600. Fonti e problemi. Atti del convegno internazionale, Milano, 1-4 dicembre 1983*, Rome, 1986, p. 295-319 ; plus généralement, Rosita Levi Pisetzkzy, *Il costume e la moda nella società italiana*, Turin, Einaudi, 1978, XIV-385 p.

l'essai consacré par Peter Burke à la "consommation ostentatoire"<sup>4</sup>, selon une terminologie directement empruntée aux travaux de T. Veblen<sup>5</sup>. Dans l'Italie aristocratique du XVII<sup>e</sup> siècle, ce type de consommation concernerait en effet, selon Peter Burke<sup>6</sup>, d'abord le bâtiment<sup>7</sup>, puis la nourriture, les habits, les moyens de transports, enfin les tombeaux et les funérailles<sup>8</sup>. La logique des consommations de ce type ne serait plus dès lors à rechercher dans une quelconque rationalité économique, mais dans les formes de confrontation et de concurrence propres aux élites sociales. La valeur d'usage des biens consommés deviendrait alors secondaire par rapport aux valeurs symboliques : le vêtement constituerait ainsi un des principaux moyens pour affirmer son rang dans l'ordre du paraître citadin. La représentation de soi l'emporterait sur les modalités de la consommation, l'économique le céderait au symbolique et au social.

L'analyse proposée ici part d'un point de vue différent : au lieu d'installer l'observation au cœur du théâtre du monde, elle considère d'abord l'économie domestique et de ses "enregistreurs" -les livres de comptes familiaux- pour suivre par le menu l'enchevêtrement des consommations textiles, des plus modestes au plus excessives. C'est la notion même de "consommation" -dont il faut affiner avant tout la description- qui se retrouve alors au centre de l'enquête.

## 1. Economie du luxe, économie domestique

Même si les études d'histoire de la consommation en Italie ont porté en très grande majorité sur la consommation alimentaire<sup>9</sup>, nous disposons désormais d'un certain nombre de données de base sur les consommations textiles. Entre XVII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècle, la part des consommations textiles dans les budgets familiaux ne varie

---

<sup>4</sup> Peter Burke, "Conspicuous consumption in seventeenth-century Italy", in *The historical anthropology of early modern Italy. Essays on perception and communication*, Cambridge University Press, 1987, p. 132-149 (en particulier p. 136-137).

<sup>5</sup> Thorstein Veblen, *Théorie de la classe de loisir*, Paris, Gallimard, 1970, chapitre IV (éd. originale américaine, 1899). D'autres analyses tirent leur armature conceptuelle des travaux de Pierre Bourdieu, en particulier *De la distinction*. Paris, 1979.

<sup>6</sup> P. Burke reprend ici la liste établie par Lawrence Stone pour les "grandes dépenses" de la noblesse anglaise : *The crisis of the aristocracy, 1558-1641*, Oxford, 1965 (trad. italienne, Turin, 1972, p. 589-643 ; pour l'habillement, p. 615-618).

<sup>7</sup> Par exemple, Francis William Kent, "« Più superba de quella de Lorenzo » : courtly and family interest in the building of Filippo Strozzi's palace", *Renaissance Quarterly*, XXX, 1977, p. 311-323 ; Gérard Labrot, "Le comportement collectif de l'aristocratie napolitaine du seizième au dix-huitième siècle", *Revue historique*, CCLVIII, 1977, p. 45-71, et "L'aristocratie napolitaine et ses demeures : 1550-1800", in *Études napolitaines. Village, palais, collections, XVIe-XVIIIe siècles*, Paris, Champ Vallon, 1993, p. 131-169 ; Giorgio Doria, "Investimenti della nobiltà genovese nell'edilizia di prestigio (1530-1630)", *Studi storici*, XXVI, 1986, p. 5-55.

<sup>8</sup> Par exemple, Maria Antonietta Visceglia, "Corpi e sepoltura nei testamenti della nobiltà napoletana (XVI-XVIII secolo)", *Quaderni storici*, XVII, n°50, 1982, p. 583-614, rééd. revue in *Il bisogno di eternità. I comportamenti aristocratici a Napoli in età moderna*, Naples, Guida, 1988, p. 107-139.

<sup>9</sup> Un bilan récent in Maria Antonietta Visceglia, "I consumi in Italia in età moderna", in *Storia dell'economia italiana*, éd. par Ruggiero Romano, II. *L'età moderna : verso la crisi*, Turin, Einaudi, 1991, p. 211-241.

guère : elle oscille entre 5 et 15% des budgets domestiques. Pour Paolo Malanima, elle aurait toutefois tendance à augmenter avec l'élévation des revenus, qui entraînerait une croissance rapide de la part des ressources consacrée à des consommations non nécessaires<sup>10</sup>. L'importance de la consommation textile dépendrait alors directement de la place dans la hiérarchie sociale.

L'examen de quelques cas étudiés en détail introduit d'importantes nuances. Au XVIIe siècle, la famille de Lorenzo Strozzi, qui compte parmi les trente familles les plus riches de Florence, consacre 5% des ses dépenses à son vestiaire, plus 0,5% pour les livrées des domestiques<sup>11</sup>. Les Riccardi - la plus importante famille florentine après celle du grand duc au milieu du XVIIe siècle- consacrent à leur garde-robe environ 15 % des dépenses domestiques au cours du XVIIe siècle, plus 2 à 3% pour les draps ; cette part, qui atteint son maximum en valeur absolue dans les années 1670-1680, se réduit à 5% dans les années 1690-1740, plus 1 à 2% au XVIIIe siècle, alors même que, durant ces soixante années, les dépenses courantes font plus que doubler. Il est certes difficile, pour de multiples raisons, de comparer ces données ; quelques remarques toutefois limitent considérablement l'approche en terme d'économie de luxe et de surenchère sociale. Certes, l'habillement est sans doute devenu moins coûteux : les tissus d'or exigés par la mode "espagnole" ne sont plus employés dans les habits "à la française"<sup>12</sup>; mais surtout le rang princier de la famille est soutenu par d'autres types de dépenses comme les salaires de la domesticité, les aumônes aux pauvres ou le coût de l'écurie. La consommation textile est loin de faire partie, en totalité, de la sphère du luxe et de l'ostentation<sup>13</sup>.

Paolo Malanima, dans son examen des consommations paysannes d'Ancien Régime, note que la production pour l'autoconsommation paysanne est minoritaire quand il s'agit du textile<sup>14</sup>. L'examen des consommations aristocratiques, dans le contexte florentin, appelle la remarque inverse : les consommations textiles s'inscrivent à la fois dans l'économie "naturelle" et l'économie "monétaire", dans l'économie domestique et l'économie de marché. Le noble, propriétaire foncier, utilise les productions de ses domaines qui lui reviennent en partie -ils sont exploités en métayage-, la force de travail domestique, mais achète aussi par moment des matières

---

<sup>10</sup> Paolo Malanima, *Il lusso dei contadini. Consumi e industrie nelle campagne toscane del Sei e Settecento*, Bologne, Il Mulino, 1990, p. 38-44.

<sup>11</sup> Adam Manikowski, "Aspetti economici del mecenatismo di una famiglia aristocratica fiorentina del XVII secolo", *Ricerche storiche*, XVI, 1986, p. 93.

<sup>12</sup> M. A. Visceglia, "I consumi...", *cit.*, p. 212.

<sup>13</sup> P. Malanima, *I Riccardi...*, *cit.*, p. 255, et "Patrimonio, reddito, investimenti, spese di una famiglia dell'aristocrazia fiorentina nel Settecento", in *Ricerche di storia moderna*, II, *Aziende e patrimoni di grandi famiglie (sec. XV-XIX)*, Pise, Pacini, 1979, p. 257. Une famille de la noblesse de cour parisienne comme les Schomberg consacre en moyenne 14% de son budget à l'habillement, dans les années 1768-1788 : D. Roche, *op. cit.*, p. 202.

<sup>14</sup> P. Malanima, *Il lusso...*, *cit.*, p. 8.

premières, paie des artisans à façon...Si l'essentiel de ces opérations figurent bien dans les livres de comptes familiaux, elles ne sont pas toujours évaluées en numéraire, ce qui complique l'établissement d'une comptabilité textile familiale, que je ne tenterai pas ici. Il s'agira donc de décrire minutieusement les diverses opérations, souvent enchaînées les unes aux autres, qui constituent l'ensemble "consommation textile". Non de dresser un inventaire, d'estimer des résultats -d'ouvrir les armoires des nobles florentins, que ce soit durant leur vie ou au lendemain de leur mort-, mais de suivre, étape par étape, des processus qui ressortent en partie de logiques partielles, compartimentées.

## 2. Niccolò di Francesco Gondi (1653-1730), noble florentin et père de famille

De la mort de son père Francesco di Bernardo en janvier 1686 à sa propre mort en mars 1730, Niccolò di Francesco Gondi (1653-1730) tient au jour le jour et en main propre le compte des recettes et des dépenses de sa maison<sup>15</sup>. Les Gondi comptent parmi les plus illustres familles de la noblesse florentine ; leur renom a largement dépassé le cadre florentin<sup>16</sup>. Niccolò appartient à l'une des branches mineures de la famille, et ses propres revenus le placent assez loin des sommets de la société florentine : il ne figure qu'en 169<sup>e</sup> position sur le rôle du don gratuit ("donativo") de 1688 ; le revenu familial, dans les premières années du XVIII<sup>e</sup> siècle, tourne autour de 1200 à 1500 écus, au moment où celui des Riccardi s'élève aux environs de 18 000 écus<sup>17</sup>. Si l'un des frères de Niccolò, Filippo Maria, commerce activement à Naples, Niccolò tire l'essentiel de ses revenus de ses propriétés rurales : le domaine ("fattoria") de Bossi, avec ses 18 exploitations ("poderi"), le domaine de Ferrano avec 5 exploitations, enfin 5 exploitations dispersées dans les environs de Florence, soit une trentaine d'exploitations au total<sup>18</sup>.

Niccolò connaît, à partir de 1693, une importante carrière politico-administrative. Les antécédents sont nombreux dans la famille : son grand-père maternel Niccolò degli Albizzi avait été dépositaire général du grand-duc. Son cousin,

---

<sup>15</sup> Les cinq volumes (ou "Giornaletti") des comptes familiaux de Niccolò Gondi (1653-1730) sont conservés à l'Archivio di Stato de Florence (désormais ASF), Carte Gondi (désormais Gondi), 87, "Giornale A", 1686-1694 ; 88, "Giornaletto B", 1691-1701 ; 89, "Giornaletto C", 1701-1710 ; 90, "Giornaletto D", 1710-1721 ; 91, "Giornaletto E", 1721-1730) ; ils décrivent avec précision chaque opération, sans présenter toutefois un bilan plus ou moins périodique de la gestion.

<sup>16</sup> Sur la famille Gondi aux XVII<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècles, Jean Boutier, "Les « Memorie diverse » de Niccolò di Francesco Gondi (1652-1730). A propos de la mémoire et des stratégies familiales d'un noble florentin", *Mélanges de l'École Française de Rome, Moyen-Age - Temps modernes*, XCVIII, 1986, n°2, p. 1133-1142 ; une rapide biographie de Niccolò figure aux p. 1123-1127.

<sup>17</sup> Niccolò déclare, pour l'imposition des collectes universelles de 1706, 1200 écus de revenu annuel, ASF, Gondi 89, "Giornaletto C", p. 109 ; dans les années 1733-1754, ses enfants jouissent également d'un revenu annuel moyen de 1500 écus environ : ASF, Gondi 103, "Entrata, uscita e giornale, A" du sénateur Francesco, du chanoine Filippo et d'Amerigo Antonio Gondi, mai 1733 - août 1754.

<sup>18</sup> ASF, Gondi 103, "Entrata, uscita e giornale A", 1733-1754. L'état des propriétés est celui des années 1740.

l'abbé Carl'Antonio Gondi, secrétaire d'État en 1682, devient de fait le premier secrétaire à partir de 1701. Camerlingue général de la gabelle et du mont du sel, de 1693 à 1706, provéditeur du nouveau mont "redimibile" en 1712, Niccolò entre au "Sénat des Quarante-Huit" en août 1712 ; il exerce dès lors une série de charges importantes, auxquelles lui donne accès sa fonction de sénateur. Son fils aîné Francesco est à son tour élevé à la dignité de sénateur en 1721, à l'âge de 29 ans.

Niccolò mène toutefois une vie éloignée de la cour<sup>19</sup>, et fort peu mondaine : dans les années 1700 - 1710, il ne mentionne dans son livre de comptes, à l'exception des fêtes familiales, qu'une ou deux dépenses annuelles pour "sortir en ville", toujours lors du carnaval<sup>20</sup>. Ce qui ne l'empêche pas de participer à la vie sociale et culturelle : en 1692, Niccolò est devenu membre de l'Académie florentine ; il est également membre d'un petit cercle privé, la "conversazione del Centauro", dont Almamono Altoviti est le provéditeur<sup>21</sup>. Son train de vie est sans doute comparable à celui de nombreux nobles florentins de son temps. Il part chaque année avec sa famille en villégiature à sa villa de l'Arcolaio, aux portes de la ville ; il possède plusieurs carrosses ; il emploie un personnel de maison important, quoique inférieur en nombre à celui des plus grandes familles : 1 cocher, 4 serviteurs, 1 cuisinière, 2 servantes, et un maître pour enseigner les enfants<sup>22</sup>. A certains moments, il recrute même un personnel spécialisé : un maître à danser pour sa femme, un maître de guitare pour sa fille aînée, un maître de langue française pour son fils aîné<sup>23</sup>. Il n'hésite pas, de temps à autres, à commander quelques œuvres d'art, portraits de membres de sa famille ou tableaux religieux pour la chapelle de sa villa ; mais leurs auteurs sont toujours des artistes de second rang, et les dépenses "picturales" restent au total modestes — elles s'élèvent à 65 écus et 5 livres pour la période 1690-1710, soit à peine plus de 3 écus par an.

Ces remarques initiales situent le personnage dans son contexte, et ébauchent le portrait d'un honnête noble, proche du pouvoir mais éloigné, dans ses comportements, des plus importantes familles de la Cour, tels les Riccardi ou les Strozzi.

La consommation textile de Niccolò Gondi, en année normale, reste faible : évaluée pour les années 1691-1692, 1695-1696, 1700-1701 et 1715-1716, elle ne totalise que 5 à 8% des dépenses. Il s'agit, je le rappelle, non de l'ensemble des consommations vestimentaires, mais des consommations textiles, qui excluent l'achat de fourrures par

---

<sup>19</sup> En 1703, il a toutefois obtenu une "patenta di familiarità" du cardinal Francesco Maria de'Medici qui lui accorde les "mêmes honneurs que les gentilshommes de sa chambre" : ASF, Gondi 89, "Giornaletto C", mars 1703, p. 183.

<sup>20</sup> Par exemple, ASF, Gondi 89, p. 104, 25 février 1706; p. 137, 6 mars 1707 : repas chez le chevalier Nerli; p. 222, 12 mars 1710 : deux dîners, avec soirée, chez le comte Giuseppe Del Benino.

<sup>21</sup> ASF, Gondi 88, p. 22, avril 1692.

<sup>22</sup> Etat en décembre 1719 : ASF, Gondi 90, p. 307-310.

<sup>23</sup> ASF, Gondi 88, p. 17, 62 ; Gondi 89, p. 200, 204, 207, 214, 229, 233, 235.

exemple -comme ces deux manchons d'hermine blanche et de martre zibelline que Niccolò achète à sa femme en octobre 1691<sup>24</sup> ; il s'agit, d'autre part, d'une évaluation très insatisfaisante car un examen attentif de la comptabilité de Niccolò révèle vite sa relative opacité : une partie des consommations s'inscrit en effet dans la sphère de l'économie "naturelle" que les structures métayères des campagnes toscanes ont — en partie seulement— contribué à maintenir. L'évaluation du coût total des différents vêtements devient alors difficile à établir : une partie des matières premières provient directement des domaines ruraux, les diverses étapes de la production ne sont pas nécessairement rémunérées, sans oublier que la pratique du recyclage allonge la durée de vie des habits. Plutôt qu'une évaluation finale comptable —des statistiques plus ou moins agrégées qui indiqueraient les types d'habits, de tissus, d'accessoires vestimentaires, la fréquence de leurs acquisitions, le renouvellement et l'entretien de la garde-robe<sup>25</sup>—, c'est une description des pratiques de consommation qui va constituer notre fil directeur.

Les pratiques nobiliaires se satisfont mal du terme de consommation tant elles constituent un écheveau complexe d'opérations successives, dont le chef de famille reste à chaque étape le grand ordonnateur. Plus que de consommation, il s'agit en effet d'une combinaison de production et d'acquisition<sup>26</sup>, orchestrées par un "padre di famiglia" en position d'intermédiaire entre économie rurale et d'économie urbaine, entre économie de marché et économie domestique, entre marchands et artisans...

Niccolò n'acquiert que rarement des habits totalement finis chez un tailleur. Il s'agit alors de vêtements hors consommation courante, comme un habit noir, orné de dentelle noire avec un "ferraiolo" doublé d'hermine, acheté pour 50 écus à un tailleur à l'occasion des noces de Niccolò, un manteau offert peu après à sa belle-mère, ou une petite robe-tablier ("grembiolino") de drap blanc brodé à la française acheté 4 écus pour sa femme à l'occasion d'une villégiature à Pescia<sup>27</sup>. Ces habits sont destinés à lui-même, à son épouse, aux serviteurs, presque jamais aux enfants. La démarche la plus ordinaire est l'achat de tissu, que Niccolò confie ensuite à un tailleur ou qui est travaillé directement à la maison, sans laisser alors aucune trace dans le livre de compte.

---

<sup>24</sup> ASF, Gondi 88, p. 11 ; leur valeur totale n'est d'ailleurs pas très élevée, s8 écus et 5 lires.

<sup>25</sup> Cette approche est très précisément décrite par Daniel Roche, *op. cit.*, p. 182-183.

<sup>26</sup> Daniel Roche, dans le cas de la famille parisienne des Schomberg, à la fin du XVIIIe siècle, note l'importance d'achat de tissus chez les drapiers, "indice d'une fabrication domestique importante" : D. Roche, *op. cit.*, p. 201.

<sup>27</sup> ASF, Gondi 88, p. 4, 17 sept. 1691, p. 13, 6 déc. 1691 ; p. 129, 14 avr. 1696.

### Dépenses textiles de Niccolò Gondi<sup>28</sup>

	Rétribution du tailleur	achats de tissus	achat de matière première				salaires à façon	produits fabriqués	total
			laine	lin	soie	total			
1692	8,4	74,8	-	9,1	4,1	13,2	3,5	-	98.1.9.0
1693	19,7	57,9	-	10,3	-	10,3	7,0	5,0	79.6.0.10
1700	5,5	47,0	6,0	7,8	-	13,8	25,2	8,5	33.3.19.10
1709	10,5	74,5	4,8	2,6	-	7,4	2,9	6,1	218.2.4.9

La comptabilité familiale de Niccolò montre la grande diversité de l'approvisionnement textile d'une famille aristocratique, qui achète aussi bien des tissus de qualité modeste, produits localement —à Pelago, gros bourg lainier près de Florence<sup>29</sup>, dans le Casentino<sup>30</sup>, ou à Matelica, petite ville des Marches près de Fabbriano—, que des tissus importés, chaque qualité ayant des usages très différents. La toile de Hollande sert à la fabrication de chemises pour le maître de maison (18 oct. 1691) ou d'une casaque pour son épouse lors de la convalescence qui suit son premier accouchement (août 1692), la toile fine de Constance pour faire des draps (24 oct. 1691), la toile de Bavière pour doubler les vestes ("giubbe") des serviteurs (14 nov. 1695), la serge de Rome (sic) pour un habit de Niccolò (24 mai 1696). La petite serge bise ("rascietta bigia") sert aux "feraioli" des serviteurs (13 janv. 1692), le drap de lin aux chemises (4 nov. 1691) et aux tabliers (10 juillet 1692), le drap fin aux caleçons ("sotto-calzoni") (16 févr. 1692), le brocart, entre autres, aux riches jupons de la maîtresse de maison (sept. 1691), la moire aux habits de Niccolò. Niccolò achète aussi, en plus petite quantité, de la toile de Bretagne (23 févr. 1693) ou de l'indienne (1er août 1693). La fabrication d'un habit requiert toutefois l'acquisition de tissus divers, qui plus est d'origines variées : pour se faire faire un habit, Niccolò achète, en décembre 1715, 1 bras de camelot des Flandres, 5 bras et demi de "Perpignan", 5 bras et demi de petite serge ("rascietta") de Pelago, de la serge d'Écosse et 12 bras de drap à l'anglaise, soit un total dépassant les 24 écus pour des tissus provenant de cinq pays différents<sup>31</sup>; les livrées des serviteurs sont faites de drap de Matelica, de petite serge également de

<sup>28</sup> Les dépenses sont données en % du total des dépenses annuelles concernant l'acquisition de produits textiles (produits bruts et semi-ouvrés, tissus) et la fabrication de tissus et de vêtements. La rubrique "salaires à façon" concerne uniquement la rétribution des différentes opérations de production de tissu. Le total est donné en écus de 7 livres, sous et deniers.

<sup>29</sup> Domenico Preti, "L'arte della lana in Toscana al tempo delle Reggenze lorenese (1737-1765)", *Studi storici*, XII, 1971, p. 792.

<sup>30</sup> L'enquête industrielle de 1766 indique que la production traditionnelle du Casentino, désormais disparue, était celle de "panni grossi tessuti a spina detti del Casentino" : Luigi Dal Pane, *Industria e commercio nel granducato di Toscana nell'età del Risorgimento*, Bologne, Patròn, t. 1, 1971, p. 167. Les centres concernés comprenaient, entre autres, Bibbiena, Soci di Bibbiena, Stia, Poppi, Vicchio, Prato Vecchio.

<sup>31</sup> ASF, Gondi 90, p. 185, 2 déc. 1715.



Matelica et de futaine (oct. 1692), les robes des servantes de drap du Casentino (16 mars 1693). L'habillement de la fin du XVII<sup>e</sup> siècle exige également de grandes longueurs de rubans, simples -275 bras pour un bel habit à dentelle (6 déc. 1691)— ou mêlés d'or et d'argent. Sans oublier la dentelle : les dentelles ("trine") de Flandres sont cousues sur les habits des femmes (août 1691, août 1692, mars 1693), celles de Malines (une qualité différente ?) sur les draps (31 octobre 1691), toujours de la dentelle ("merletto") sur les tabliers des enfants (sept. 1692).

Les achats ne sont pas faits auprès d'un unique marchand attiré : au contraire, l'approvisionnement recourt à plusieurs marchands, selon certes leur spécialité, mais pas nécessairement, comme si la famille se méfiait de la dépendance commerciale. Pour les années 1690-1693, figurent sur le livre de comptes de Niccolò au moins trois merciers ("merciaio"), deux grossistes ("grossiere"), cinq tailleurs ("sarto"), un "spinettaio", sept marchands juifs, ainsi que cinq autres marchands dont la spécialité n'est pas précisée. Une telle diversité dépasse à l'évidence la simple division fonctionnelle des tâches et des approvisionnements.

Ce qui ressort plus clairement encore de la comptabilité familiale de Niccolò, c'est que le palais familial est aussi le cœur d'une entreprise, au total modeste, de production. Production de vêtements, d'abord : le tailleur ne réalise que les habits - habits, vestes, manteaux ou livrées—, alors que le linge, qu'il s'agisse du linge de corps ou du linge de maison, semble bien être entièrement confectionné à la maison. Mais aussi production de tissus. Niccolò a en effet doté sa maison des outils nécessaires au travail du textile : en 1694, Niccolò mentionne sur son livre de compte l'achat d'une petite table octogonale de noyer, pour y poser une lumière lorsque le soir les servantes travaillent ; en 1697, il acquiert un rouet en bois pour filer le lin et autres fibres<sup>32</sup> ; enfin, en 1702, l'achat d'un métier à tisser apparaît sur le livre de compte<sup>33</sup>. Ce n'est pas Niccolò qui a introduit la filature au palais familial : dès le début des livres de compte, figurent en effet des achats de lin "per far filare le donne di casa" (pour faire filer les femmes de la maison)<sup>34</sup>. En revanche, durant les premières années, il n'est jamais question de tissage : l'achat du métier trahit-il l'intention de développer des activités domestiques, au moment où la famille de Niccolò, une dizaine d'année après son mariage, a accru à la fois les besoins domestiques et l'importance du personnel de maison ? Faut-il inscrire cette organisation de l'activité domestique dans une conception

<sup>32</sup> ASF, Gondi 88, , p. 98, 30 déc. 1694 ; p. 173, 13 sept. 1697, "un filatoio di legno o sia biadolo per far filar lino e altro alle donne", 1 écu.

<sup>33</sup> ASF, Gondi 89, p. 41, 16 août 1702 : "un telaio con sue appartenanze da tessere panni lini e altro", 3 écus et 3 lires.

<sup>34</sup> ASF, Gondi 88, p. 19, 10 mars 1692.

rationnelle de l'exploitation maximale de la main d'œuvre disponible, ou dans une conception morale qui associerait inactivité à oisiveté et débauche ? Peu importe la réponse à ce stade de l'enquête : l'organisation d'une sphère domestique de production rend les circuits de consommation textile plus complexes. Il ne s'agit en effet ni d'économie "naturelle", ni d' "autoconsommation", mais d'un entrelacs de pratiques, qui dépend en grande partie des conditions techniques de la production textile. Or la production, par exemple, d'une pièce de drap résulte de quinze à vingt opérations, pour, successivement, préparer la laine, la filer, la tisser, la teindre, enfin finir la pièce réalisée<sup>35</sup>. A chaque étape, plusieurs possibilités s'offrent au "père de famille".

En général, la matière première —laine<sup>36</sup>, lin, soie ou chanvre— provient des exploitations agricoles de la famille. Niccolò Gondi possède en effet un troupeau, composé dans ces années de 140 à 250 brebis et de 60 à 90 agneaux, sans compter quelques chèvres<sup>37</sup> ; en mai 1703, il espère ainsi une production de 500 livres de laine, qui dépasse largement les besoins de la consommation familiale<sup>38</sup>. S'il n'effectue jamais d'achats de laine -alors qu'il fait tisser du drap-, Niccolò acquiert sur le marché certaines quantités, variables d'une année sur l'autre, de lin et de "stracci" de soie : pour le lin, par exemple, 83 livres en 1692, 120 livres de "lin de rivière" en avril 1695, 150 livres de "lino forfetto" à peigner et filer en août 1699, 165 livres en 1719...; les quantités de soie achetées (en cocon ou en "stracci") sont plus modestes, 12 livres en 1692, 3 livres en 1719. Les opérations successives, peignage, filature, étirage, sont en quasi totalité effectuées soit moyennant rétribution à façon par des paysannes, femmes de métayer, voire de l'intendant d'un domaine, soit par les servantes de la maison. Parmi la main-d'œuvre rurale, les anciennes nourrices des fils ont une position privilégiée. En 1719, trois personnes hors de la maison assurent ainsi la totalité de ces opérations : la nourrice du fils aîné, Gostanza Ferroni, file 46 livres de lin<sup>39</sup>, la femme de l'intendant de la ville de Bossi, Domenica Pecori, en file - ou fait filer?- 17 livres, et tisse 120 bras de toile ; enfin, plus modestement, le père du précepteur des enfants de Niccolò étire, ou fait étirer, 6 livres de soie. Les servantes de la maison filent, à elles seules, 139 des 165 livres de lin achetées durant l'année (69%). Notons bien que de telles évaluations sont en partie illusoires, car tout ce qui arrive directement en nature (laine, lin, chanvre [?])

---

<sup>35</sup> Raymond de Roover, "A Florentine firm of cloth manufacturers : management and organization of a sixteenth century business", *Speculum*, XVI, 1941, p. 11-18 ; D. Preti, *op. cit.*, p. 794.

<sup>36</sup> ASF, Gondi 89, p. 34, 62, 89, 78.

<sup>37</sup> En septembre 1692, il envoie déjà un troupeau de 180 brebis transhummer en Maremme pour l'hiver ; le chiffre de 252 brebis est atteint lors de la transhumance hivernale vers la maremme en décembre 1693 : ASF, Gondi 88, p. 33, 61.

<sup>38</sup> ASF, Gondi 89, p. 34, 62, 89, 78.

<sup>39</sup> La mère de Gostanza, alors que cette dernière était la nourrice du fils aîné de Niccolò, tissait déjà du lin pour la famille Gondi en 1693 : ASF, Gondi 88, p. 49.

n'apparaît pas toujours sur les livres de compte. Seul, de toutes les fibres textiles, le coton est acheté — en petite quantité — déjà filé<sup>40</sup>.

Pour le tissage, aux deux catégories de main-d'œuvre déjà mentionnées vient s'ajouter le tisserand de métier ou, par moment, une communauté religieuse, comme les sœurs de Sainte Catherine de Sienna<sup>41</sup> qui tissent des langes pour ses enfants<sup>42</sup>. Le choix dépend de la qualité de travail désirée : certes, les tissus produits par les artisans locaux ou les domestiques sont rarement des tissus de très grande qualité : du drap pour les couches des enfants (août 1692) ou du gros drap (sept. 1692), tissés par une tisserande des environs, Catarina Angiola, de la toile de lin (48 bras pour des mouchoirs, 57 bras pour des chemises) faite par Maddalena Gerini, tisserande à Ponte a Rifredi (sept. 1695), de la toile pour faire des serviettes ("tovaglie", "tovaglioli", "tovagliolini") (avr. et juin 1696). Par moment, le travail demandé est de qualité supérieure, comme la filature et le tissage de laine provenant de l'exploitation de Campo Cerreto et destinée à "revêtir les fils" (déc. 1715), commandés au lainier florentin Morandi, ou le tissage de 48 bras de moire noire, faite de soie "di casa", pour l'habit de l'abbé Francesco, l'un des fils de Niccolò (avr. 1715). La teinture, et le lustrage qui la suit, est toujours réalisée par un artisan spécialisé de la ville<sup>43</sup>.

La consommation textile ne se comprend pas totalement si l'on ne prend pas en considération la gestion elle-même des vêtements. Tout père de famille est soucieux de prolonger tant qu'il est possible l'usage d'un vêtement, en le faisant reteindre — tels des vêtements de filoselle et de soie, en avril 1695 —, ou, plus fréquemment, en renouvellement son ornementation de rubans — en février 1696, il achète pour une valeur de 4 livres de galons, cordonnets et boutons d'or et d'argent pour rénover le manteau vert de sa femme, et paie le mois suivant 3 écus à un tailleur pour arranger des robes et autres vêtements<sup>44</sup>. Le recyclage peut connaître une ultime forme, qui est la récupération du tissu, et la confection d'habits de "second choix", destinés en général

---

<sup>40</sup> Nous n'avons retrouvé qu'un seul achat de coton, 30 livres payées 6 écus et 10 deniers, en juin 1708, auprès de la Congrégation des pauvres : Gondi 89, p. 173. Il s'agit de la "Congregazione di S. Giovanni Battista sul soccorso dei poveri", établie en 1701, qui possédait trois ateliers ouverts en 1702, un pour le travail du lin et du coton, un autre pour produire de la serge ("saia scotta"), un dernier pour pailler les bouteilles ; quelques métiers à tisser la laine sont acquis en 1707 : Luigi Cajani, "L'assistenza ai poveri nella Toscana settecentesca", in *Timore e carità. I poveri nell'Italia moderna*, éd. par Giorgio Politi, Mario Rosa et Franco Della Peruta, Crémone, 1982, p. 186-187.

<sup>41</sup> L'identification du couvent n'est pas certaine : il n'existe toutefois à Florence, à la fin du XVIIe siècle, qu'un seul couvent féminin du nom de "S. Catarina" : cf. ASF, Carte Strozziene, 1ère série, XXIV, "Stato delle anime che si trovano nella città di Firenze l'anno 1660".

<sup>42</sup> ASF, Gondi 88, p. 107, 2 sept. 1695 : Maddalena Gerini, tisserande de Ponte a Rifredi, rapporte tissés 48 bras de toile de lin pour faire des mouchoirs, et 57 autres bras pour faire des chemises ; Gondi 90, p. 164, 8 mai 1715 : Domenico Gozzini tisse 48 bras de soie noire pour le vêtement de l'abbé Francesco. Pour les religieuses : Gondi 88, p. 22, 29 mai 1692.

<sup>43</sup> Par exemple, ASF, Gondi 88, p. 118, 11 nov. 1695.

<sup>44</sup> ASF, Gondi 88, p. 95, 124, 127.

aux enfants : un manteau de sa femme est transformé, en avril 1695, en robe pour sa fille aînée. Pratique que l'aristocratie partage d'ailleurs largement avec les classes populaires, comme l'a montré récemment P. Malanima<sup>45</sup>. L'ensemble de ces comportements —réparation, achat d'objets d'occasion, recyclage—, ne se limite pas d'ailleurs au seul secteur des consommations textiles<sup>46</sup>.

Il resterait certes à chiffrer le résultat de cette gestion minutieuse de l'économie familiale, évaluer les gains issus de l'exploitation systématique du personnel domestique, de l'emploi d'une main-d'œuvre rurale sans aucun doute moins rémunérée, de la commande directe auprès d'artisans sans passer par l'intermédiaire des marchands florentins... Faute d'une reconstitution comptable difficile voire impossible, une telle évaluation ne peut être produite. Contentons nous d'une observation globale, mais décisive : à aucun moment Niccolò Gondi n'est endetté. Au contraire : en fin d'année, généralement -sauf mauvaise année agricole-, les revenus l'emportent largement sur les dépenses. Qui plus est, chaque fois qu'il reçoit de son frère Filippo Maria sa part des bénéfices de leur maison de commerce napolitaine, il les réinvestit aussitôt, le plus souvent en rentes publiques de Venise. Soulignons l'attention portée à la gestion elle-même: c'est Niccolò en personne qui, de janvier 1686 à sa mort, en mars 1730, tient ses propres comptes; son fils Francesco fait de même pour ses propres dépenses, alors même que son père est encore en vie<sup>47</sup>, mais confie la gestion de la maison à son frère cadet à partir de mai 1733<sup>48</sup>.

Il ne faudrait pour autant récuser toute ostentation dans les consommations domestiques nobiliaires. Simplement, cette ostentation ne s'inscrit pas dans la quotidienneté : tenir son rang, c'est faire face à quelques grandes obligations au cours de sa vie comme son mariage, le mariage de ses enfants, ou l'entrée au couvent d'une de ses filles : ainsi, en 1709, Maria Porzia prend le voile au couvent de San Ambrogio ; le coût du tissu pour sa robe de "mariée" -du brocart blanc avec des fils d'or- s'élève à 98 écus (soit environ une année moyenne de consommation textile), alors que la façon de la robe elle-même ne dépasse par 2 écus<sup>49</sup>... C'est cette capacité d'affronter sans difficulté une consommation d'exception qui manifeste la noblesse d'une famille, non la banale exaltation du train de vie au quotidien.

---

<sup>45</sup> P. Malanima, *Il lusso...*, cit., p. 37.

<sup>46</sup> Cf. Jean Boutier, *Construction et anatomie d'une noblesse urbaine. Florence à l'époque moderne (XVIe-XVIIIe siècle)*, Paris, thèse de l'EHESS, 1988, p. 282-283.

<sup>47</sup> ASF, Gondi 95, "Entrata, uscita e giornale attenente a me Francesco Gondi in proprio, dove notero quello che di più considerabile m'accadera alla giornata", 1719-1745.

<sup>48</sup> ASF, Gondi 103, "tenuto dall'III[ustrissim]o Sig[no] Amerigo Antonio Gondi".

<sup>49</sup> ASF, Gondi 89, p. 195, 14 févr. 1709.

### 3. Consommations et "governo della casa"

L'étude des consommations somptuaires ou ostentatoires s'est souvent contentée de propositions générales ou schématiques pour tenter de rendre compte de la coexistence ou de l'articulation entre austérité et opulence. Trois formulations peuvent nous aider à situer les comportements de Niccolò Gondi.

La première renvoie à des considérations globales. Elle tend à opposer deux ensembles culturels : une Europe monarchique, catholique et aristocratique, étiquetable "baroque", celle de l'ostentation, s'opposerait ainsi à une Europe de l'austérité, protestante, républicaine et bourgeoise. Cette proposition s'insère dans des réflexions contemporaines, comme celle de Montesquieu pour qui, par exemple, "Le luxe est singulièrement propre aux monarchies"<sup>50</sup> Elle a été reprise avec vigueur par F. Braudel qui oppose ainsi, parmi les élites européennes, deux "arts de vivre, ou de paraître : ou l'ostentation ou la discrétion". Dans les cités-Etat, de Venise à Amsterdam, monde à l'origine marchand où le patriciat ne cherche pas à éblouir, le luxe est le plus souvent réservé à l'appareil public. En revanche, la rationalité de la vanité fastueuse s'installe dans les aristocraties de cour, là où se développe le "goût de se regarder, de se jauger, de se comparer, de déterminer [ses] positions respectives d'après un détail, une façon de s'habiller, de manger, voire de se présenter ou de parler"<sup>51</sup>. Au sein même d'un seul individu, plusieurs logiques peuvent coexister.

La seconde s'attache au passage d'un système à un autre, modalité qui considère que les modèles sociaux de la consommation ostentatoire s'imposent partout à travers la péninsule italienne, mais à des dates très différentes : précoce à Naples (à partir des années 1532-1553) ou à Gênes (à partir de 1550), tardive à Venise (à la fin du XVIIe siècle ?). A Rome, le phénomène connaîtrait des oscillations, fort dès le début du XVIe siècle, en retrait à la fin du siècle avant de s'imposer à nouveau au début du XVIIe siècle<sup>52</sup>. Quelle pourrait bien être, dès lors, la chronologie florentine ?

La dernière s'attache enfin à la coexistence des deux modèles de comportement au sein d'une même société. Même dans les élites citadines, les pratiques sociales sont loin d'être totalement homogènes, et s'inscrivent dans des contextes diversifiés.

La Florence du XVIIe Siècle finissant renvoie en fait à chacune de ces trois propositions. Ancienne cité-Etat, elle est devenue la capitale d'une monarchie régionale,

---

<sup>50</sup> Pierre Rétat, "De Mandeville à Montesquieu : honneur, luxe et dépense noble dans l' «Esprit des Lois»", *Studi francesi*, n. s., XVIII, 21973, p. 238-249.

<sup>51</sup> Fernand Braudel, *Civilisation matérielle, économie et capitalisme*, Paris, 1979, II, p. 438.

<sup>52</sup> P. Burke, *op. cit.*, p. 147-149.

sans rompre en totalité avec ce qu'elle était avant. Le luxe certes y fait son entrée, sans ambiguïté possible, dans le courant du XVIIe siècle -voire avant, mais il ne touche pas l'ensemble des familles de la même façon, selon les traditions familiales, selon l'importance de l'engagement courtois -beaucoup de familles de la noblesse florentine restent fort éloignées de la cour du grand duc. La constitution d'un groupe nobiliaire s'y est effectuée tout en maintenant des pratiques partagées entre peuple et aristocratie, si bien qu'à beaucoup d'observation, la ville reste encore fortement marquée par sa rigueur, voire son ascétisme.

La tradition de la "santa masserizia", de l'éloge de la parcimonie, remonte, dans sa formulation, aux écrits du Quattrocento. Leon Battista Alberti, au troisième livre de son traité *Della famiglia*, discute ainsi du comportement du bon maître de maison: loin à la fois de l'avarice et de la prodigalité, il lui faut tenir l'équilibre entre le peu et le trop<sup>53</sup>. Eviter l'avarice, qui condamne l'avare à manquer de libéralité et qui, de surcroît, est un comportement souvent contraire à l'intérêt bien entendu, mais aussi, ne pas aller au-delà de ce qui est nécessaire, telles sont les deux limites que posent Alberti, dans une démonstration qui ne s'appuie jamais sur une argumentation morale<sup>54</sup>. Si l'on est riche, inutile de vouloir le montrer, notait à la même époque Giovanni Morelli<sup>55</sup>. La tradition est loin d'en être éteinte au XVIIIe siècle : Montesquieu se plaignait à dépeindre, lors de son séjour, une Florence toujours en prise à une simplicité devenue pour le moins exotique : "On vit à Florence avec beaucoup d'économie. [...] Il n'y a pas de ville où les hommes vivent avec moins de luxe..." ; on se chauffe peu, on s'éclaire moins encore, et le grand duc "ne fait presque aucune dépense"<sup>56</sup>. Comment ce type de description peut-il toutefois coexister avec celle d'un Tommaso Rinuccini qui, dans les années 1660, décrivait l'introduction de l'ostentation et les confrontations entre aristocrates en mal de distinction ? A l'évidence parce que, même si les comportements nobiliaires florentins ont changé, ils restent encore sans commune mesure avec la libéralité agonistique des grandes noblesses de cour. Mais aussi parce que les comportements sont loin d'être uniques et homogènes.

Il faut tout d'abord réinsérer, comme notre description l'a déjà ébauché, la consommation des nobles florentins dans les circuits économiques du temps. Les trois niveaux de circulation textile proposés par Paolo Malanima lors de ce colloque -la

---

<sup>53</sup> Leon Battista Alberti, *I libri della famiglia*, éd. par Ruggiero Romano et Alberto Tenenti, Turin, Einaudi, 1972, p. 200 ("tenere il mezzo tra il poco e il troppo").

<sup>54</sup> "In ogni spese prevedere ch'ella non sia maggiore, non pesi più, non sia di più numero che dimandi la necessità, non sia meno quanto richiede la onestà", *ibid.*, p. 200-201.

<sup>55</sup> Giovanni Morelli, *Ricordi*, éd. par Vittore Branca, Florence, 1956, p. 241.

<sup>56</sup> Charles-Louis de Secondat, baron de Montesquieu, "Voyages en Europe, 1728-1732", in *Œuvres complètes*, Paris : Le Seuil, 1964, p. 250-251.

circulation sans monnaie, la circulation locale, la circulation internationale- sont encore trop agrégés pour permettre une représentation des échanges économiques effectués par les familles nobles entre l'économie agricole, l'artisanat urbain ou rural, le commerce local et le commerce international. Les circuits économiques dessinés par Michel Morineau à propos des métairies de la France de l'Ouest sont plus opératoires<sup>57</sup> ; leur application à l'économie des familles nobles florentines nécessiterait toutefois de les compliquer, pour prendre en compte la dissémination de la production textile, à travers ses très nombreuses étapes. Reste à comprendre l'intérêt de cette chaîne complexe d'opérations, contrôlée par le chef de famille ? S'agit-il simplement d'une recherche systématique du coût minimal ? Cela n'est exact qu'en partie seulement. Plus volontiers, je pencherai pour penser que ces comportements correspondent aussi à une gestion méticuleuse des disponibilités monétaires. Tout gain, tout revenu est en effet le plus souvent investi rapidement en titre mobiliers (des "luoghi di monte") que le père de famille répugne ensuite à vendre<sup>58</sup>. La consommation textile nobiliaire n'est ainsi pas à proprement parlé une "autoconsommation", mais une pratique qui tend à contrôler de près les sorties de numéraires. L'économie nobiliaire s'inscrit ici dans le prolongement de l'économie "mezzadrile", dont elle est en partie une composante ; elle participe plus largement encore des formes de dominations qu'exerce la noblesse, sans laquelle elle serait impossible.

Si la consommation textile des familles nobles s'insère au mieux dans les circuits économiques du monde de la "mezzadria", c'est aussi, au delà même d'une hypothétique tradition toscane, grâce à la figure du "père de famille" qu'une abondante littérature sur la gestion domestique des familles nobles répand aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècle. Le vrai gentilhomme est celui qui manifeste son honneur et sa noblesse par sa "prudenza", dans la recherche d'un juste équilibre entre revenus et dépenses, plus encore dans l'harmonie, difficile, entre libéralité et mesure, sans pour autant négliger de tenir son rang<sup>59</sup>. La richesse nobiliaire y est alors perçue d'abord à travers sa valeur d'usage plus qu'à travers sa valeur d'échange ; ses fortes assises rurales l'éloignent des

---

<sup>57</sup> Michel Morineau, *Les faux-semblants d'un démarrage économique : agriculture et démographie en France au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, 1967, p. 269.

<sup>58</sup> En ce sens, et en restant dans le cadre florentin, je ne partage pas l'analyse de Paolo Malanima qui met en avant l'incapacité de la noblesse à l'accumulation du capital : P. Malanima, "L'economia dei nobili a Firenze nei secoli XVII e XVIII", *Società e Storia*, XIV, 1991, p. 844-848.

<sup>59</sup> Il faudrait également tenir compte d'une littérature bien plus vaste, et non spécifiquement florentine, celle de l'"économique", récemment étudiée par Daniela Frigo, *Il padre di famiglia. Governo della casa e governo civile nella tradizione dell' "economica" tra Cinque et Seicento*, Rome, Bulzoni, 1985, p. 151-160. La confrontation de ces constructions idéologiques et des comportements réels soulèvent nombre de difficultés, en partie soulignées par le débat qui a suivi la publication du livre de D. Frigo: Mauro Ambrosoli et Lorenzo Ornaghi, "Il padre di famiglia. Interventi", *Quaderni storici*, XXII, 1987, p. 223-232.

dangereuses fluctuations du marché tout en lui conférant l' "abbondanza" qui fait de la maison du noble une île privilégiée "in un mare di miseria e di povertà".